

L'AUTEUR

DE LA

"WALKYRIE"

Tandis qu'on allume les chandelles et qu'on accorde les violons pour la représentation de la *Walkyrie*, ma pensée se reporte à quinze ans en arrière ; je revois Richard Wagner en sa familiarité. Souffrez donc qu'une fois de plus j'évoque ici le grand artiste. J'aime la féerie du souvenir qui nous fait revivre les morts. De beaux enseignements sont en elle et, aussi, maintes douceurs.

Nous voici, non loin de cette magique cité de Nuremberg, aux trente mille toits découpés, dans cette étrange ville de Bayreuth où le rococo du siècle dernier s'épanouit encore et où régna un margrave invraisemblable, original tout autant que le roi Louis II ; je parle de ce margrave qui eut, dix-sept ans, pour premier ministre, la tragédienne de Voltaire et de Marmonnel, Clairon la claironnante. La ville est jolie, en somme, avec ses rues larges, ses places régulières, ses fontaines et ses architectures décorées de rocallles, son petit théâtre coquet qu'égaye toujours le sourire des Amours d'autrefois, peints, de ci, de là, parmi des guirlandes.

Peu de mouvement, par exemple, et si peu de bruit que les habitants ont l'air de marcher sur la pointe des pieds. Sur notre route se dresse, en pied, la statue assez laide d'un homme assez lourd : ce ténébreux Jean-Paul Richter, qu'on nomme Jean-Paul tout court quand on a des prétentions à la littérature. Je me rappelle avoir pris langue, en cet endroit, avec un Parisien qui portait son Jean-Paul aux nues et trouvait Wagner obscur. Mais, au diable soit, pour le quart d'heure, l'auteur de *Titan* et d'*Attila Schmülz* ! Revenons sur nos pas. Là-bas est la maison du maître, à l'autre extrémité du Ren-Weg, au milieu d'un jardin, en regard du théâtre des Niebelungs, isolé comme une tombe sur sa colline verte.

* *

Elle est simple et triante, la maison de Richard Wagner, en son cadre de feuillage, quoique d'un aspect singulier, massive, carrée, percée de peu d'ouvertures en façade, flanquée d'un petit avant-corps central ouvrant sur le perron. Un buste colossal du roi Louis, en bronze mordoré, émerge, à dix pas de la porte, d'une corbeille de fleurs. Qu'est-ce que cette allégorie, tracée en noir au-dessus de l'entrée, sur la muraille blanche, et que signifie cette inscription développée en frise des deux côtés ? L'allégorie figure la poésie lyrique et la poésie dramatique sous les traits de Mme Schneider-Devriendt, la grande cantatrice, saluant l'art nouveau à qui les corbeaux du vieil Odin révèlent le sens des légendes. Pour l'inscription, elle se peut ainsi traduire : « Ici mes rêves ont trouvé leur paix. C'est pourquoi j'ai nommé cette maison Wahnfried — la Paix du rêve. »

Au dehors, un beau vestibule commande les appartements. Au fond, s'ouvre un salon original et superbe, ample, haut comme une salle de concert, meublé somptueusement, terminé par une demi-rotonde dont les larges baies, drapées de rouge, prennent jour sur le parc. Les portraits de Liszt, de Mme Wagner, de Wagner lui-même, de Mme d'Agoult et de Schopenhauer, le philosophe de Francfort, presque tous virilement enlevés par le peintre Lenbach, éclatent sur les tentures. Là est le grand piano à queue devant lequel vient quelquefois — bien rarement — s'asseoir le maître. Autour de cette table, Mme Wagner préside, chaque soir, l'assemblée de ses cinq enfants. Sur ce bureau, le puissant compositeur a écrit l'orchestre de la *Walkyrie* et de *Parsifal*, comme en se jouant. Chaque meuble a son histoire ; l'air vibre encore des anciens concerts. Ici retentit pour la première fois l'*Idylle de Siegfried* et le *Prélude de Parsifal*. Ici sonnèrent, sous la direction de Wagner, les derniers Quatuors de Beethoven et plusieurs Symphonies. C'est d'ici que la chevauchée des Vierges du destin s'est élancée. Ce lieu est un sanctuaire.

* *

Je ne sais plus quel humoriste soutenait que les grands artistes ont une vie physique plus visiblement active que les simples mortels. Il en est ainsi, tout au moins, pour le musicien de l'*Anneau du Nibelung*. On se l'imagine ordinairement comme un homme de haute taille et construit en Hercule. Point du tout. Il est petit. Sa tête énorme repose sur des épaules quasi chétives. Sous les cheveux blanchis, le front bombe. Des favoris argentés encadrent la face nerveuse, aux traits accentués, profilés d'un trait net, éclairés de deux yeux gris d'où jaillissent des étincelles. Nulle physionomie ne fut plus noble ; mais tout le corps, l'être entier agit, se dépense en accord avec la physionomie. Ce qui caractérise cette organisation prodigieusement sensible, c'est l'intensité d'une vie toujours frémissante et bouillonnante.

Lorsqu'il arrive à Wagner de s'abandonner au fil des souvenirs, sa verve ne tarit point. De quelle plaisante sorte il raconte ses débuts à Paris, alors qu'il s'installait misérablement rue de la Tonnerrière, entre ses illusions et ses espérances ! Comme il fallait vivre, il réduisait pour piano et chant des partitions d'*Halévy* et de *Donizetti*. Quelle existence ! Le matin, transcrire la musique de son *Rienzi* et le poème de son *Vaisseau-Fantôme* ; le soir, improviser des arrangements d'airs en vogue pour flûte et cornet à pistons ! Un moment, son opéra des *Fées* a dû être mis en répétition au Théâtre-Historique... Hélas ! la faillite est survenue. Le théâtre des Variétés ne veut pas de lui comme compositeur de vaudevilles... Qui croirait que l'auteur de *Tristan* a failli être le prédecesseur d'*Offenbach* !... En même temps, l'Opéra refuse son *Rienzi* et achète son poème du *Vaisseau-Fantôme*, dont Diestch fera la musique. Enfin, n'en pouvant plus, il regagne sa patrie, où le succès l'appelle, où la gloire l'attend.

Soudainement quelqu'un l'interpelle : « — Maître, pensez-vous avoir eu à vous plaindre sérieusement des Français ? »

— Allons donc ! répond-il. Ce que j'ai eu à souffrir des Français n'est rien au-

près de ce que m'ont infligé d'ennuis et de tracasseries mes chers compatriotes. Je veux bien que l'on m'ait un peu tympanisé à Paris ; mais croyez-vous qu'on m'ait, dans mon pays même, épargné grand chose ? Il y a, en Allemagne, des cuistres qui se prennent au sérieux parce qu'ils ont le grade de docteur et qui ne veulent pas admettre mes œuvres sous prétexte qu'il est ridicule de vouloir constituer un art national. Les âneries qu'ils écrivent, pour être rédigées en style philosophique, n'en sont pas moins des âneries. En France, trois sortes de personnes s'occupent de moi, si je ne me trompe : celles qui connaissent ma musique, et qui sont rares ; celles qui ne la connaissent pas et qui l'aiment, et celles qui la détestent sans la connaître... »

On ne peut s'empêcher de rire à cette saillie ; mais Wagner continue : « On me suppose des rancunes. Des rancunes ! Et pourquoi ? Parce qu'on a sifflé *Tannhäuser* ! Est-on bien sûr, d'abord, de l'avoir entendu tel qu'il est ? Auber le savait, lui à qui j'avais conté mes doléances. Que voulez-vous ? Le moment n'était pas encore venu de la musique sincère. Pour la presse, je n'ai pas eu à en patir au point qu'on a dit. Je n'ai pas fait des visites aux critiques, comme Meyerbeer ; mais Baudelaire, Champfleury, Schuré et d'autres n'en ont pas moins écrit les plus belles pages qu'ait inspirées mon œuvre. Aujourd'hui encore, c'est de Paris que me viennent les appréciations les plus flatteuses. Vous le voyez, enfin, je n'ai pas lieu d'être aussi mécontent qu'on l'affirme, et je ne le suis pas. Et j'ai, qui plus est, l'assurance que, lorsque les Français joueront mes drames, aucun peuple ne les jouera comme eux... »

Aux yeux de Wagner, l'illogisme des poèmes d'opéra offerts à nos compositeurs est le pire obstacle à l'émancipation de la musique dramatique. Une question qu'on lui pose l'amène à s'expliquer : « Que chaque nation, dit-il, s'inspire de sa vieille histoire légendaire. C'est là qu'elle trouvera l'expression de son humanité à l'état le plus pur. Montrez vos héros tels qu'ils sont, et d'emblée. Evitez les complications, les subtilités, les inutiles péripéties... Si vous voulez que la musique soit à l'action, ce que la nappe d'un fleuve est au lit qui la contient ou, mieux que cela, ce que l'âme est au corps, ayez souci de l'intimité, de l'unité du poème : tout dérive de là. Ayez des drames simples, substantiels, semblables à de grands tableaux intéressant les hommes de notre race, et leur parlant d'eux-mêmes ; animez-les d'une musique que vous tirerez, non de votre mémoire, mais de votre intelligence des situations, de l'âme de vos héros, des événements de votre fable, et vous ferez pour votre pays ce qui doit être fait. »

* *

Après quinze années révoltes, je rappelle toutes ces choses. Quels changements survenus ! Le maître dort son dernier sommeil à l'ombre des arbres de Wahnfried, où chante l'oiseau de la forêt de *Siegfried*. Depuis plus de trois ans, *Lohengrin* est acclamé à l'Opéra, et nous allons entendre la *Walkyrie*. En sommes-nous plus allemands que par le passé ?

— Non, cent fois non ! Nous comprenons la leçon des chefs-d'œuvre — et le vrai, l'ardent et saint patriotisme n'est en nous que plus fort.

FOURCAUD

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

A deux heures : au Racing-Club du bois de Boulogne, championnats interscolaires de 1893, présidés par le professeur Sloune, de l'Université de Princeton (Etats-Unis), qui est membre d'honneur de l'Union des sports athlétiques français.

Courses au bois de Boulogne.

A quatre heures et demie : cinquième lendemain. Concours de marche sur la pelouse de Madrid.

Palais des Arts libéraux du Champ de Mars : les Dahoméens, de dix heures à six heures.

A neuf heures du soir, à l'hôtel Continental, grand concert annuel, donné par Mme Marchesi au profit des œuvres de Montmartre, avec le gracieux concours de Mme Melba, de la baronne de Popper, de Mlle du Minil et de MM. Lambert, Le Lubz, Auguez, Marsick, Durand et Cortot.

Salle des dépêches du Gaulois : actualités, guichet financier, commission universelle, commandes de toute sorte, renseignements utiles, petites annonces, etc.

(Voir, à la troisième page, l'offre de la Commission universelle.)

ÉCHOS POLITIQUES

M. Constans a été élu, hier, par 8 voix contre 2 et 1 bulletin blanc, président de la commission sénatoriale de l'Algérie, en remplacement de M. Jules Ferry.

Nous avions fait prévoir cette élection.

M. Constans, après la proclamation du scrutin, a vivement remercié ses collègues de leur témoignage de confiance, déclarant qu'il s'efforcerait de remplir ses fonctions au mieux des intérêts confiés à la commission. Il a terminé par un éloge pompeux de son prédécesseur, M. Jules Ferry.

Les Parlements se ressemblent-ils tous ?

L'autre jour, c'était M. Ahlwardt qui apportait à la tribune du Reichstag des accusations rappelant sur plusieurs points les scandales du Panama !

Hier, à la Chambre italienne, un député interpellait M. Giolitti sur l'intervention de la force armée dans les différends entre capitalistes et travailleurs, et le dialogue qui s'établit à cette occasion entre l'interpellateur, M. Agnini, et le président du conseil offre de nombreuses analogies avec les observations échangées, mardi, à la tribune de la Chambre française, entre MM. Dupuy et Baudin.

— Les véritables ennemis des ouvriers, déclare M. Giolitti, sont ceux qui encouragent des violences que l'autorité a le devoir de réprimer !

M. AGNINI. — Alors, employez vos policiers, et non les soldats !

M. GIOLITTI. — Les policiers sont des hommes honorables !

M. AGNINI. — Pour vous !

M. GIOLITTI. — Pour tout le monde : l'histoire des cinquante dernières années en fait foi.

Enfin, le tout s'est terminé par un